

ACTUALITES

de L'Éducateur

BILLET

Avant, après... ou : L'enfant qui venait du froid

Avant, après : c'est ce dit de Mathieu où Freinet schématise avec deux dessins de bouquets l'évolution d'un enfant qui découvre la pédagogie Freinet. Vous vous en souvenez sûrement. Il m'est revenu à l'esprit avec l'évolution des textes de cette enfant qui nous est arrivée le 3 mai, venue d'une école où ses cahiers disaient que l'on faisait un travail sérieux, méthodique, témoignant d'une très grande conscience professionnelle et d'un parfait respect du programme. Mais d'un pays froid, où les yeux ne brillent pas...

Nous lui avons parlé des textes que nous écrivions, des lettres aux correspondants, de notre façon de travailler avec les fichiers. Elle ne nous a pas parlé d'elle, elle était parfaitement silencieuse — du silence des icebergs dont chacun sait que la partie qui émerge n'est pas la plus importante.

Le 3 mai elle a écrit son premier texte :

*« Mes camarades s'amuse avec son chat,
mes parents sont dans la cabane,
mes affaires sont à la maison. »*

Les jours suivants, elle a écrit encore trois autres textes de ce type, énumérations sans liens, de faits et de personnages visiblement extraits des meilleurs manuels en usage au pays du froid.

La première fois où un envoi aux correspondants allait partir, elle n'a pas voulu faire de lettre. Mais la fois suivante, elle a envoyé une lettre. Au verso d'un dessin, elle a écrit :

« C'est la plage avec des poissons ils nagent dans la mer et ils se lèvent sur la plage il y a des coquillages dans la mer il y a des bateaux dans la mer aussi des oursins et des enfants. »

Et le 14 mai elle a écrit le premier texte où il est question d'elle :

« J'ai fait de la balançoire et j'ai fait du vélo. Et puis je suis allée faire les courses en vélo, ma mémé était à pied. Moi je m'amuse avec des pommes de pin et je lance la pomme de pin. Avec mon chien on s'amuse bien. Et je me balance et le chien il passe dessous la balançoire. »



Elle n'aura vécu que deux mois en pédagogie Freinet. C'est peu.

Assez toutefois pour s'apercevoir qu'elle existait et que l'écriture pouvait servir à parler d'elle.



Alors j'ai repensé à ce que disait mon ami Fernand : *« La pédagogie Freinet c'est un espace de liberté où tout peut renaître. »*

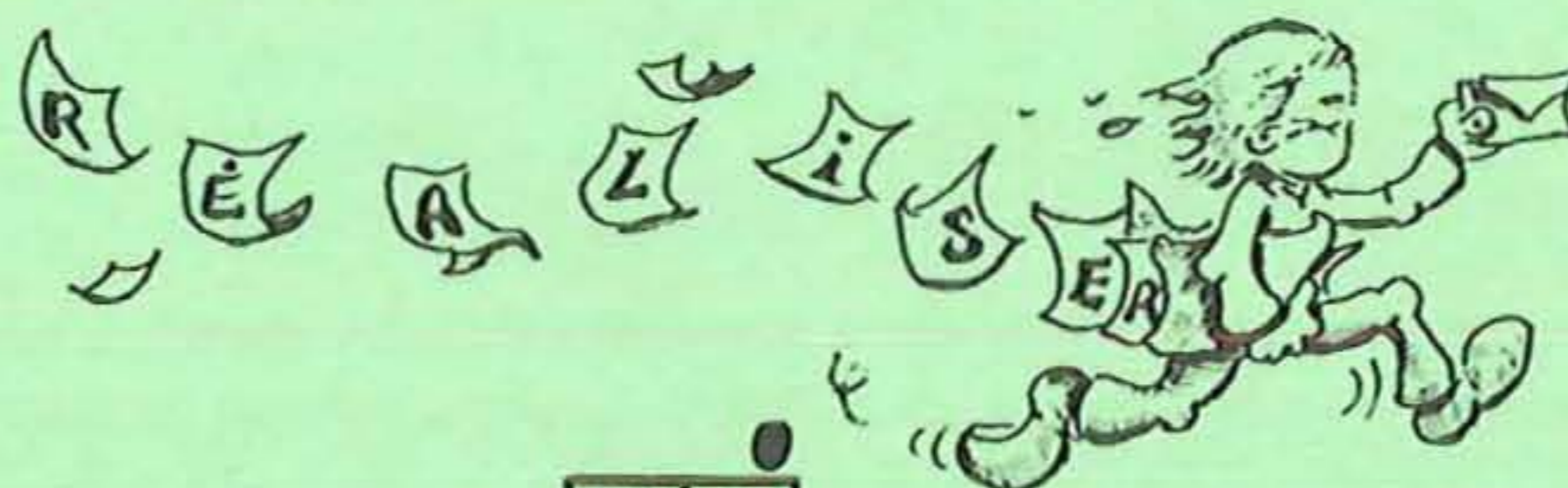
M.P.

CHANTIER B.T.

Je me propose
de réaliser un projet



- Intitulé : pas de titre encore.
- Mon nom et mon adresse : J.-C. SAPORITO, La Riola, Sclos-de-Contes, 06390 Contes et M. BOUNAOUARA, boul. Tsarévitch, «Le Paladium», 06000 Nice.
- L'idée de la réalisation vient de : Présenter aux enfants des poèmes et comptines de Tunisie.
- Le plan de la brochure est à peu près celui-ci : Environ une quinzaine de textes dont cinq présentés dans la double graphie : français et arabe. Les thèmes sont variés : animaux (mon âne, l'escargot, ma chèvre), la nature, la famille, le travail de la terre, l'amitié.
- Le sujet est limité à : Textes et illustrations.
- Avec ce sujet, je me propose principalement de : mettre à la disposition des classes une brochure de poésie : objectif sous-jacent : la valorisation de la culture de nos gamins immigrés.
- Niveau de la brochure : B.T.J.
- Age des lecteurs : Couvre le primaire.
- Les problèmes auxquels je me heurte et par conséquent l'aide que je sollicite : Pas de problèmes pour l'instant !... Ça semble trop beau !



Je me propose
de réaliser un projet



- Intitulé : LE NOUVEAU-NÉ.
- Mon nom et mon adresse : Nicole DUCOURET, Ecole Molière, 36000 Châteauroux.
- L'idée de la réalisation vient de : la venue dans la classe de deux nouveaux-nés (frère et sœur de deux élèves), suivie de la production d'un album et intérêt personnel.
- Le plan de la brochure est à peu près celui-ci : plan qui sera revu.
- Le sujet est limité à : le nouveau-né.
- Avec ce sujet, je me propose principalement de : montrer les «caractéristiques» du nouveau-né, l'importance de son développement, sa grande dépendance.
- Niveau de la brochure : C.P. - C.E.1.
- Age des lecteurs : 6, 7, 8 ans (C.P. - C.E.1).
- Les problèmes auxquels je me heurte et par conséquent l'aide que je sollicite : peut-être l'apport de photos en couleur car celles de l'album sont en noir.
- Manuscrit à Cannes : mars 1980 ?

Je me propose
de réaliser un projet



- Intitulé : LES THÉÂTRES D'OMBRES.
- Mon nom et mon adresse : Olivier PENHOÛËT, école de 89320 Cerisiers.
- L'idée de la réalisation vient de : Travail sur ce thème en classe et Festival des Arts Traditionnels de Rennes 79.
- Le plan de la brochure est à peu près celui-ci : Exemple de théâtres d'ombres dans différents pays : qui le pratique ? depuis quand ? comment ? etc. Nous faisons aussi du théâtre d'ombres : photos et explications sur nos réalisations (dans différentes classes si possible).
- Avec ce sujet, je me propose principalement d'inciter à démarrer des recherches ou des pratiques sur ce thème.
- Niveau de la brochure : C.E. - C.M.
- Age des lecteurs : depuis 6 - 7 ans.
- Aide sollicitée : documents sur le théâtre d'ombres contemporain et sur ce même théâtre dans nos classes.

HISTOIRE

En relisant les premières B.T. d'histoire

En 1932 lorsque la C.E.L. publie les premières B.T., ce sont des «histoires de...» et c'est avec le souci d'aller à contre-courant de l'histoire traditionnelle. Un article de Freinet dans *L'Éducateur prolétarien* (n° 3 de décembre 1932) attaque cette conception de l'histoire qui «garde ses positions solidement nationalistes et retardataires : les manuels du début du siècle sont encore en usage, à peine mis à jour à la fin de la guerre, avec leurs rois, leurs guerres, les traités et leurs théories de dates à retenir et de résumés à apprendre par cœur».

Freinet évoque la tentative faite par la Fédération de l'Enseignement de publier un manuel de type nouveau : «La nouvelle Histoire de France». Voici ce qu'il en dit : «L'histoire traditionnelle passe au second plan et on essaye de faire surgir devant l'esprit des enfants l'évolution dans la vie économique, politique et sociale qui constitue la véritable histoire. Et pourtant cet essai louable lui-même a manqué son but, non pas seulement parce que toutes les forces conservatrices se sont liguées pour entraver la diffusion mais surtout, pensons-nous, parce qu'on n'a pas osé briser les vieux cadres, changer une technique périmée

pour adapter l'enseignement historique élémentaire aux nécessités fonctionnelles de la pédagogie — parce qu'on a conservé le manuel dont nous préparons la radicale disparition.»

Après diverses considérations sur l'enseignement historique, Freinet termine en précisant les axes d'un «enseignement historique rationnel, psychologiquement fondé sur les intérêts et les besoins de l'enfant.

— *L'initiation historique par la recherche personnelle des enfants, la notation des souvenirs véritables, les recherches scientifiques ou folkloriques qui sont susceptibles de faire sentir aux enfants la continuation et tout à la fois la différenciation de la vie humaine à travers les siècles.*

— *La vie à travers les âges : histoire du pain, du livre, du véhicule, histoire des anciennes mesures, du costume, de la guerre, de l'école.*

— *Des tranches de vie pour les différentes époques, sortes de dioramas ressuscitant le passé : relations les plus exactes possibles d'événements importants, biographies d'hommes illustres, etc.*

— *Une chronologie mobile d'histoire pour familiariser nos élèves avec les dates et les grands événements de notre histoire».*

Et de ce fait on trouve ces différents axes dans les premières B.T. (sauf la chronologie qui donne lieu à une série de fiches F.S.C.) :

— De nombreuses «Histoire de...» réalisées par Carlier qui n'était pas un instituteur mais un dessinateur qui collectionnait chez lui des milliers de documents qu'il interprétait pour ses B.T. (il avait publié auparavant des tableaux historiques scolaires). Il ne faudrait pas oublier la contribution de Dechambe pour une série sur la vie rurale et les techniques agricoles, ainsi que celle de Leroy sur le folklore, les traditions et les fêtes populaires.

— Des tranches de vie comme Gauthier de Chartres et Fulvius, enfant de Pompéi.

— Les B.T. destinées à l'initiation historique apparurent un peu plus tard (la recherche historique, la recherche préhistorique).

— Peu de biographies (mais quand on lit la B.T. sur Saint Louis, on ne le regrette pas).

Les premières «histoire de...» ont été publiées en 1932. Il faut noter que même celles qui

ont été éditées après la guerre ont été réalisées auparavant par Carlier, la plupart n'évoquent pas l'après-guerre. Ces B.T. ont été constamment rééditées mais elles datent maintenant et l'I.C.E.M. envisage la refonte du texte comme de l'illustration pour en faire de nouvelles B.T. Pourtant il serait dommage, sous prétexte que ces B.T. ont rendu beaucoup de services, de se contenter d'une simple remise à jour. Personnellement je crois qu'il serait nécessaire de mener une lecture critique de ces anciens numéros et de nous questionner sur notre conception de nouvelles B.T. « Histoire de... ». Je vous livre un premier point de vue.

« L'histoire de... » est-elle de l'histoire ?

Je ne dis pas cela pour faire de la provocation mais je remarque que les auteurs d'ouvrages de ce type sont rarement des historiens de métier mais plus généralement des spécialistes d'une question précise qui l'ont étudiée de façon diachronique. Les navigateurs rédigent une histoire de la marine, les antiquaires une histoire du mobilier, etc.

Les historiens travaillent beaucoup plus généralement de façon synchronique sur une période ou un événement. Il faut noter pourtant que des historiens contemporains étudient volontiers des évolutions au cours des temps, mais ils traitent de problèmes larges tels que le statut de l'enfant, l'attitude face à la mort, etc. (voir Ariès, Leroy-Ladurie).

La réserve des historiens n'est certes pas un argument suffisant. Pendant longtemps ils se sont cantonnés dans les récits de guerre ou les biographies de personnages illustres. Néanmoins on ne peut ignorer le danger de transformer l'histoire en anecdote, en isolant du contexte général l'évolution d'un seul détail.

J'essaie de me faire l'avocat du diable.

1. « L'histoire de... » tend à transformer en évolution linéaire ce qui est évolution parallèle de tendances différentes.

Par exemple, si on présente d'abord le feu à l'âtre, puis le poêle, puis le chauffage central, on masque le fait que coexistent, notamment au début du XX^e siècle, le feu à l'âtre en milieu rural, le poêle en milieu urbain modeste, le chauffage central en milieu bourgeois. On oublie aussi qu'à notre époque le chauffage des pauvres est le poêle, alors que les plus riches utilisent volontiers en appoint le feu à l'âtre, devenu avec la rareté du bois un produit de luxe.

2. L'apparition d'une invention est moins déterminante que les conditions économiques et politiques permettant le développement de son utilisation.

Par exemple, le monde rural a largement utilisé le moulin à vent puis l'éolienne. Avec l'électrification, l'énergie éolienne est tombée en désuétude mais la crise du pétrole relance le problème. Cela incite à inventer de nouveaux modèles plus efficaces, mais derrière cette évolution on ne peut oublier la crise économique-politique accélérée par le problème palestinien.

3. Très souvent « L'histoire de... » est centrée sur les classes privilégiées.

Bien souvent l'évolution du monde rural est beaucoup plus lente que celle du monde urbain. Même en ville, la classe ouvrière ne bénéficie qu'avec beaucoup de retard — et parfois jamais — des solutions techniques réservées d'abord aux classes aisées et qui, dans certains cas, seraient impossibles à généraliser. Si on n'y prend garde « L'histoire de... » peut être seulement celle de la bourgeoisie.

C'est très sensible dans la plupart des ouvrages sur l'habillement, le mobilier, l'habitation. Il faut noter toutefois que Carlier a fait une histoire du costume populaire pour éviter ce piège.

4. Une forme linéaire de « L'histoire de... » fait, même inconsciemment, l'éloge du modernisme.

Au début les gens vivent comme des sauvages et ne disposent de rien, puis ça s'améliore peu à peu, et maintenant on a une sacrée veine de vivre à cette époque où tout est tellement mieux ! C'est la démarche utilisée dans les manuels de Jules Ferry (nos ancêtres qui allaient à l'école dans des granges avec des maîtres presque illettrés qui les fouettaient, et nous qui avons des belles salles lumineuses et des instituteurs qui sortent de l'École Normale, quelle chance !). C'est le discours sans cesse repris par le pouvoir : au lieu d'aller au lavoir, vous avez des machines à laver automatiques, donc vous êtes heureux grâce à la V^e République. C.Q.F.D.

En résumé, si on n'est sans cesse vigilant, « L'histoire de... » peut être encore plus mystificatrice que l'histoire traditionnelle parce que plus insidieusement neutre : elle semble se contenter d'aligner des faits, mais justement, c'est la juxtaposition qui engendre une certaine idéologie, parfois inconsciente.

Et pourtant je crois qu'il y a place pour « L'histoire de... »

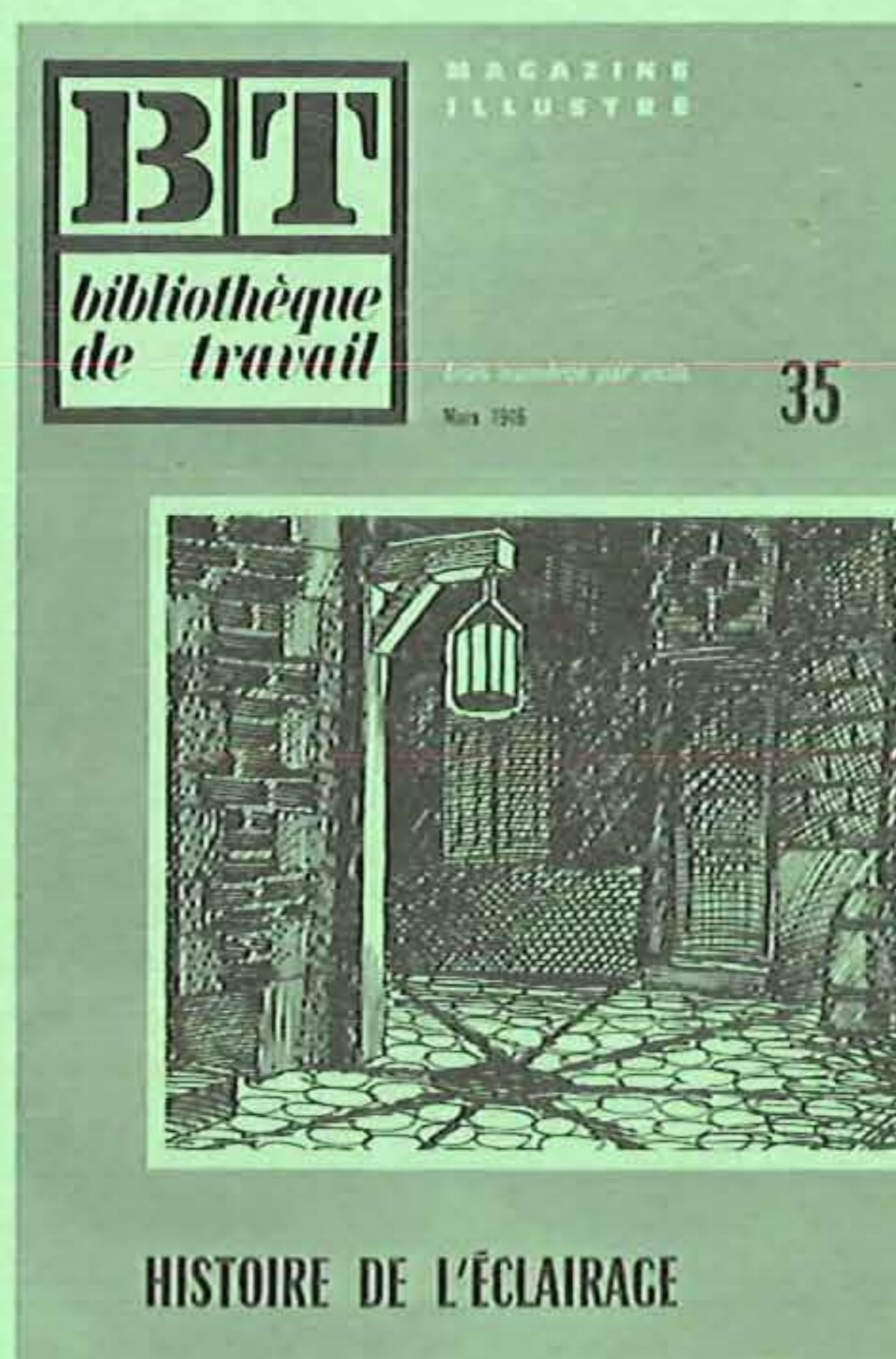
Si je suis critique, il ne faut pas en déduire que je suis résolument contre « L'histoire de... ». Je crois qu'elle a sa place dans la pédagogie Freinet. Pourquoi ?

a) Parce qu'elle permet de raccorder un fait isolé dans un ensemble. Si l'on veut permettre une approche sensible de l'histoire par le tâtonnement expérimental, il faut donner aux enfants la possibilité de raccorder des faits dans des ensembles. Un enfant retrouve une vieille lampe, s'interroge sur un vestige, sur la survivance d'une coutume, c'est rarement l'histoire chronologique qui permet d'exploiter ça.

b) Parce qu'elle est une ouverture à l'histoire des civilisations. Car une civilisation, cela se traduit moins par des événements spectaculaires que par les faits de la vie quotidienne des gens. Encore faut-il traduire ces faits dans leur vérité et pas seulement en termes techniques : la différence entre l'urbanisme des faubourgs anciens et celui des grands ensembles, ce n'est pas seulement entre la maçonnerie vétuste et le béton, entre le manque d'hygiène et la salle de bains, c'est aussi l'éloignement par rapport au lieu de travail, les possibilités d'échange et de recours. Une compréhension réelle de l'histoire ne se ramène ni à l'éloge du grand ensemble, ni à la nostalgie du quartier insalubre. Elle essaie d'appréhender tous les phénomènes pour aider à construire l'avenir. Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler que les civilisations ne vont pas seulement du monde gréco-latin au monde occidental contemporain ; l'Asie et l'Afrique ont aussi une histoire.

c) Parce qu'elle répond au besoin de synthèse qui arrête l'enfant sur les planches du dictionnaire. Evidemment il faut veiller à ce que cette synthèse ne soit pas aussi fautive que les aide-mémoires qu'on trouve partout ou aussi simpliste que les dépliants publicitaires qui utilisent beaucoup « L'histoire de... », ce qui est l'indice des dangers qu'elle recèle pour une vision objective de la réalité.

Pour dépasser les généralités, je voudrais développer l'exemple d'une B.T. qui a beaucoup servi (dans ma classe comme dans les autres) :



HISTOIRE DE L'ÉCLAIRAGE

Apparemment un sujet sans problèmes. Pourtant, à mon avis, la B.T. n° 35 encourt toutes les critiques énumérées plus haut. Elle est surtout énumération de techniques avec des oublis importants :

- la lampe à acétylène qui fut la lampe d'extérieur par excellence (la sortie du collège l'hiver, avant-guerre, est liée dans mon souvenir à l'odeur des lanternes à carbure des bicyclettes) ;
- la lampe à essence (du type Pigeon ou imitation) qui fut la lampe portative d'intérieur de plusieurs générations ;
- la lampe de poche dont il ne faut pas oublier qu'elle donna la lumière électrique avant l'électrification.

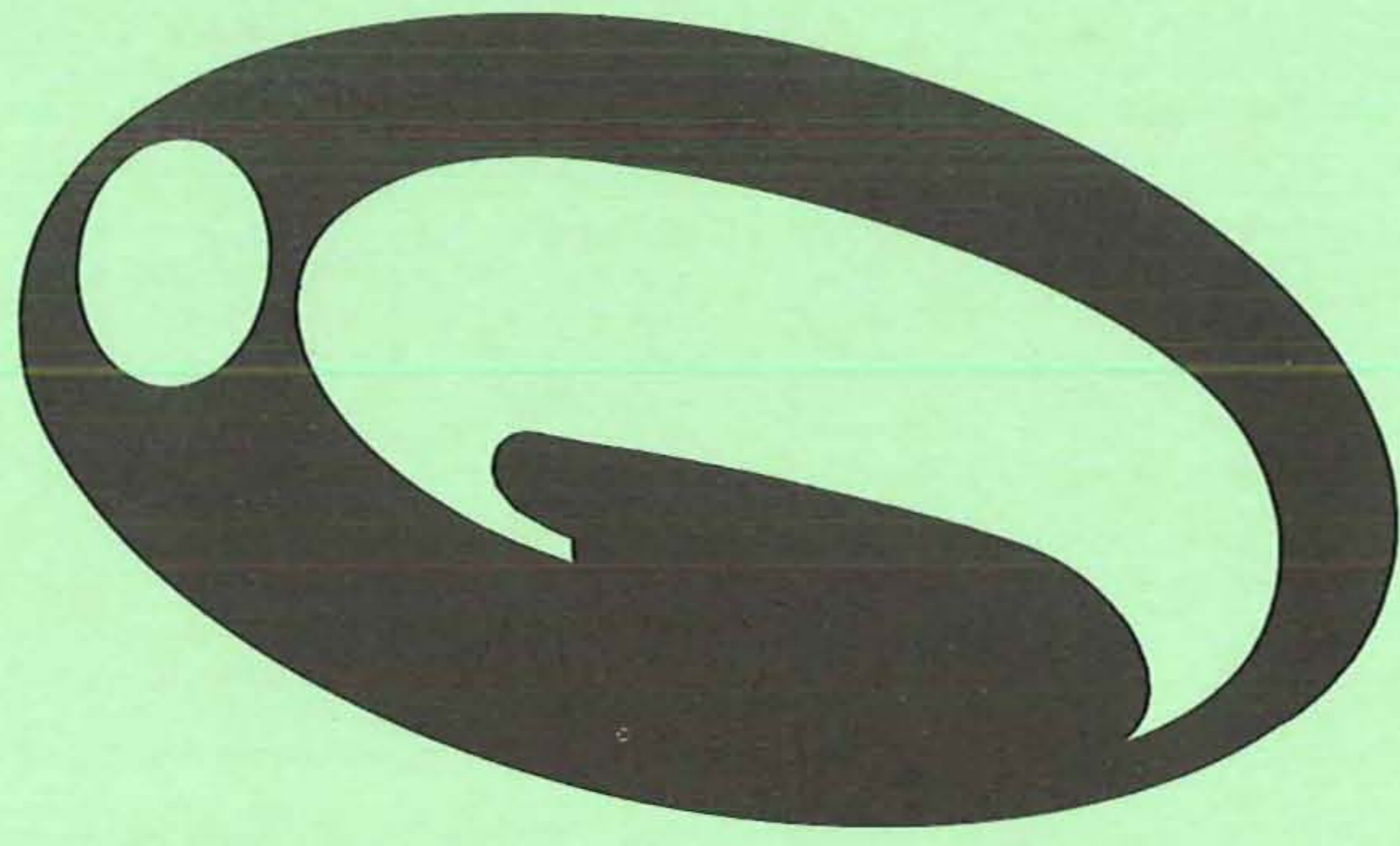
Ne parlons pas du néon, du fluorescent qui existait en 1946 (date de parution de la B.T.) mais trop récents pour la documentation de Carlier.

Je pense qu'on trouve dans cette B.T. des miettes d'histoire sans une vue générale de la sociologie de la lumière qui ne s'exprime pas seulement dans une histoire des techniques mais dans une histoire des techniques de vie. Ceux qui ont vu le film *L'arbre aux sabots* comprendront mieux ce que j'entends là.

Je ne suis pas historien et j'accueillerai volontiers, avec intérêt et sérénité, toutes vos réactions. J'ai simplement réfléchi à ce que j'aimerais que les enfants puissent trouver dans une B.T. sur l'histoire de l'éclairage, une histoire qui serait enracinée dans la vie des gens, la sensibilité, l'analyse socio-politique, également mais secondairement intéressée par les recherches techniques. Je vous livre le résultat (provisoire) de mes réflexions.

1. La première et principale solution au problème de l'éclairage : utiliser au maximum la lumière du soleil et celle du feu de l'âtre.

Ce n'est pas une solution technique mais c'est celle qui a prévalu pendant des siècles, notamment en milieu rural. Les autres moyens n'étaient que des appoints.



magazine

**pour faire découvrir
aux jeunes enfants
les plaisirs de la lecture**

***un nouveau magazine
dans l'esprit de la pédagogie Freinet***



32 pages imprimées en gros caractères abondamment illustrées en couleur, il incite l'enfant à lire et à faire avec :

- des histoires vraies ou inventées ;
- des textes documentaires courts ;
- des rubriques liant la lecture à des activités : constructions, jeux, cuisine, recherches.

Avec aussi des bandes dessinées.

Un magazine auquel participent les enfants.

Pour s'abonner :

Envoyer aux Publications de l'École Moderne Française (P.E.M.F.), B.P. 282, 06406 CANNES CEDEX la somme de 48 F (pour la France) ou 58 FF (pour l'étranger) pour 10 numéros de septembre à juin. C.C.P. Marseille 1145-30 D.

Pour participer à la revue :

Envoyer les documents à Chantal EYQUEM, école publique Le Puy, 33580 MONSÉGUR.

Le magazine que tous les enfants de 6 à 8 ans attendaient.

IMPRIMERIE C.E.L. - 06 CANNES



Cela s'est traduit par une vie au rythme de la lumière solaire avec une activité plus longue à la belle saison, ce qui correspondait à la vie des champs. L'hiver, les soirées sont longues et on se réunit autour du feu, chez soi ou chez un voisin, non pas parce qu'on est frileux mais parce que c'est le seul lieu où on y voit. On ne reste pas inactif mais on se limite à des travaux qui demandent peu de lumière (tressage de paniers, ébarbage du maïs, égrenage des haricots, filage et tricot) tout en écoutant raconter des histoires.

Même là où on utilise une lumière artificielle, on passe la veillée ensemble. Il existe un lien très fort entre la vie du groupe et l'économie de lumière et de chauffage. Par contre la diversité des lieux chauffés et éclairés incite à la dispersion du groupe. Le téléviseur opère à nouveau le regroupement mais il n'y a plus d'échange, en attendant d'ailleurs le moment où chaque pièce aura sa télé.

Autre phénomène qui mérite d'être noté : à l'époque moderne, les horaires de travail ne sont plus liés à la saison. Lorsque l'Etat veut réduire les dépenses d'éclairage, comme il ne peut modifier les habitudes de vie des gens, il déplace l'heure légale sans se soucier des autres conséquences de ce décalage par rapport au soleil.

2. La torche.

Carlier en parle surtout au Moyen Age mais il est certain qu'elle a été la lumière portative la plus répandue dans la préhistoire et l'antiquité. Même après le Moyen Age on la retrouve dans maintes festivités traditionnelles dont la retraite aux flambeaux est la survivance édulcorée.

3. La lampe à huile.

Là encore la technique importe peu. Le récipient évolue mais il s'agit toujours d'une mèche qui fait brûler une huile. La lampe des esquimaux est sûrement proche des lampes les plus anciennes mais curieusement les peuples non occidentaux ne font jamais partie de l'histoire, seulement de la géographie. Ce qui est important à noter, ce sont les techniques d'éclairage fixe et celles d'éclairage mobile. La lampe à huile évoque pour moi la difficulté de la déplacer sans l'éteindre ni la renverser. C'est Psyché voulant, malgré l'interdit, observer l'Amour endormi et le perdant à jamais parce qu'elle l'a réveillé en le brûlant avec l'huile renversée. Mais le mythe est-il de l'histoire ? En tout cas il traduit en profondeur le vécu social.

4. Chandelles et bougies.

La chandelle paysanne de suif dure sans changement jusqu'au XX^e siècle, sans même que la bougie industrielle du XIX^e l'ait éliminée.

Il suffit de marcher avec une bougie pour comprendre l'importance de la lanterne dont Carlier ne parle presque pas.

Il y a toute une sensibilité de l'éclairage par la flamme qu'ont bien rendue certains peintres (Latour) et si on veut nier l'importance de cette magie de la lumière, il faut expliquer la présence actuelle de la bougie dans toutes nos fêtes et l'importance qu'elle tient dans les expositions d'artisanat.

Pour ce qui est du cierge de cire, les problèmes qu'il pose est moins technique que symbolique. Il suffit de regarder encore maintenant les abords des statues vénérées pour comprendre que la flamme symbolise dans l'inconscient collectif une présence vivante qui est parfois prière mystique.

5. L'artisanat de la lumière.

La fabrication pourrait être décrite plus clairement que dans la B.T. de Carlier. Avant l'industrialisation au XIX^e avec la stéarine, il s'agissait d'un art véritable. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est l'entretien de la lumière dans les lieux publics (théâtre, etc.). Carlier ne parle pas des lustres ; pourtant nous vivons encore sur les copies de ces lustres (avec des ampoules en forme de bougie).

6. Les lampes élaborées.

En fait la matière flambante ne modifie pas radicalement le type de lampe à verre et à mèche circulaire.

Pour moi le quinquet n'a d'autre intérêt que l'expression «ouvre tes quinquets» de même que le jeu de mots sur «moucher ses chandelles». Mais la langue, est-ce que ça fait partie de l'histoire ?

La lampe sera à huile puis à pétrole, puis à essence, mais ce qui me semble révélateur c'est l'apparition de l'abat-jour.

Avant, l'important était de multiplier la lumière ; d'où l'utilisation de la boule d'eau ou de la carafe (dont Carlier parle pour les cordonniers mais qui a été largement utilisée par tous les artisans).

Soudain on se préoccupe de la tamiser, de l'empêcher d'éblouir, ce qui est le signe que quelque chose a changé.

7. Le gaz.

Ça a été avant l'électricité la première révolution de l'éclairage. Le gaz n'a duré que dans les rues, plus difficiles à rééquiper pour l'électricité. Carlier parle des réverbères mais l'allumeur est un personnage trop classique (même mythique) pour qu'on n'en parle pas.

Là il faut citer l'acétylène, gaz qu'on fabriquait au fur et à mesure, et noter que le gaz survit comme moyen d'éclairage pour les campeurs. Le passé ne meurt jamais, il se réadapte.

8. L'électricité.

Et là ne pas oublier qu'il n'y a pas que le secteur mais que la lampe de poche a joué (et joue encore) un grand rôle. Mon grand-père a toujours refusé qu'on prolonge le circuit électrique jusqu'à sa chambre puisqu'il avait déjà sa lampe électrique. Carlier termine l'évolution sur le dessin des premières ampoules mais l'important n'est pas là pour des millions de personnes qui ont attendu l'électrification comme l'événement le plus important («*Le communisme, c'est les soviets + l'électrification*», Lénine). Ce n'est pas seulement un problème d'éclairage mais cela bouleversera profondément la vie du monde rural, en permettant notamment certains travaux de nuit.

C'est le phénomène des villes-lumières, de la débauche d'éclairage, le néon, les bureaux qu'on laisse allumés même s'ils sont vides. Les monuments, les immeubles, les magasins, même les usines mis en spectacle par la lumière. C'est la sociologie révélée par les milliers de fenêtres éclairées de la même lumière bleutée de la télévision.

C'est aussi pour moi l'expérience vécue du «black out» de la guerre où l'on peut s'éclairer à l'intérieur à condition que rien ne soit vu au dehors.

C'est actuellement l'ambiguïté des campagnes pour les économies d'énergie où l'on voudrait

que les particuliers appliquent l'austérité alors que l'ensemble du système reste régi par le gaspillage. C'est le lien presque psychanalytique entre lumière et sécurité, entre obscurité et menace.

Voilà ce que j'aimerais faire découvrir aux enfants à l'occasion d'une histoire de l'éclairage. J'aimerais savoir ce que vous en pensez, non pas pour l'éclairage par lui-même, mais pour une vue non disciplinaire de l'histoire.

P.S. — Je viens de faire lire mon texte à Daniel Le Blay qui réagit sur un point qui me semble important. On est passé d'un système souple où chacun était maître de sa production d'éclairage à un système centraliste où chacun est tributaire d'un seul réseau. Deux jours plus tard, c'est la grande panne nationale qui illustre bien cette réalité. D'où la recherche de solutions décentralisées comme alternatives au système centraliste (dont le monopole d'Etat risque d'être soustrait à des entreprises privées — voir les projets actuels). Il y a derrière tout cela le choix de l'E.D.F. pour le nucléaire et le combat écologique.

Que pensez-vous d'«Histoire de...» vue sous ces angles ?

M. BARRE



A la suite de mon article sur les premières B.T., Balouette Bens, la fille de Freinet, me signale que je n'ai mentionné que les numéros qui étaient au catalogue après 1945, les seuls que j'ai connus. En réalité certains autres thèmes ont été traités avant la guerre (avec notamment des textes d'enfants et d'adultes) et n'ont pas été réédités, les vides étant comblés par des sujets nouveaux. Je pense qu'il vous intéressera de connaître ceci.

LES DÉBUTS DE LA COLLECTION B.T.

C'est à son arrivée à Saint-Paul, alors qu'il avait une classe comportant C.E.-C.M. et fin d'études, que Freinet s'occupa de la documentation à laquelle il donna le titre général de **Bibliothèque de Travail**, contenant :

- des centres d'intérêt comprenant des documents divers (textes libres, enquêtes, photographies, etc.) réalisées dans le milieu local ;
- des **Enfantines** régionales significatives du milieu local ;
- les fiches mobiles de **Fichier scolaire coopératif** qui s'enrichissaient de mois en mois ;
- des documents historiques fournis par l'«Office de documentation historique et archéologique» fondé par Alfred Carlier, archiviste à Aulnay-sous-Bois.

Le problème était, pour Freinet et ses camarades, de relier la documentation personnelle prise sur place et la documentation scientifique authentique.

Des relations amicales s'étaient créées entre Freinet et Carlier dont l'œuvre était généreusement mise à la disposition des adhérents de la C.E.L.

En août 1931, Carlier et sa femme, associée à son travail, vinrent passer quelques jours chez Freinet à Saint-Paul, pour essayer de

mettre au point une collaboration fructueuse. Après quelques sorties dans les environs et l'exploration des richesses locales, les premières brochures de documentation furent mises en chantier. Le sujet retenu était «les moyens de transport et traction animale».

Carlier prit en charge les premiers numéros de la brochure devenue, par la suite, B.T., et qui devait pour des raisons d'économie et d'organisation commerciale, être publiée sous forme de périodique paraissant, en principe, tous les deux mois.

Dans les débuts, la documentation de Carlier s'intégra à la documentation collective des camarades de Freinet passionnés par cette initiative dans laquelle ils prenaient des responsabilités. Parurent successivement :

1. Chariots et carosses (Carlier), novembre 1931.
2. Diligences et malles-postes (Carlier), février 1932.
3. Derniers progrès (Carlier), octobre 1932. Les trois brochures furent réunies en album sous le titre «Voyages».

Parurent ensuite des documents créés par les camarades de Freinet. Une commission s'était constituée comprenant Guillard et Molméret (Isère), Gautier (Loiret), Ruch (Bas-Rhin), et Lagier-Bruno (Hautes-Alpes) :

4. Dans les alpages, enfantine de l'école de Saint-Nicolas-la-Chapelle (Savoie).
5. Chronologie mobile d'histoire, réalisée avec la collaboration de divers camarades sous la direction de Freinet, avril 1933.
6. Les anciennes mesures (Guillard et Molméret), avril 1934.

Une période difficile empêche Freinet de se consacrer suffisamment à la poursuite d'une édition dont il pressent la portée pédagogique : affaire de Saint-Paul, création de l'Ecole Freinet de Vence, Front Populaire dont Freinet est un actif militant.



HISTOIRE DU LIVRE



HISTOIRE DU PAIN

La déclaration de périodique est faite. L'édition continue. Paraissant successivement, de 1933 à 1938 :

- 7, 8, 9. Pour tout classer (Lallemand).
10. La forêt.
11. L'enfant à l'école et dans la vie.
14. Paysans.
15. Ouvriers et ouvrières.
16. Autrefois.
17. La nature.
18. La nature.
18. Mers et cours d'eau.
19. Géographie.
20. Sciences.
21. Nos recherches.
22. Locomotion.
23. Locomotion.
24. Chants de travail.
25. Chronologie mobile d'histoire.
26. Histoire du livre.
27. Histoire du pain.
28. Fichier de calcul.

En mars 1937 paraît la première B.T. qui aura et la présentation et le contenu des B.T. de documentation : «Les abeilles» (Lorrain), expérimentalement réalisée sur l'observation d'une ruche dans l'école et liant l'observation à la documentation générale.

La voie était ouverte, Freinet crée la «Guilde de préparation de la B.T.» en février 1938. Il y précise dans quel sens, sur quels sujets spéciaux devra travailler cette Guilde. Ce texte, qui n'est qu'une amorce de la besogne à parfaire, n'a rien perdu de son actualité.

Pendant toute sa vie de direction de l'édition, Freinet fera paraître, dans chaque numéro de L'Éducateur, des conseils de mise au point et d'opportunité en une bibliographie d'une richesse à méditer pour continuer l'œuvre collective.

Communiqué par B. BENS

PÉDAGOGIE INTERNATIONALE

SRI LANKA (CEYLAN)

Ane ablik, frustration totale

Ane ablik, c'est pour les jeunes de Ceylan, le mot d'argot qui correspond à notre «ras-le-bol». C'est devenu récemment le titre d'une pièce de théâtre dans des conditions qui méritent d'être relatées. Le Goethe Institut (Centre culturel allemand), lassé des tournées officielles des ensembles artistiques (orchestres, ballets, troupes de théâtre) parachutées dans le tiers monde mais qui n'attiraient que le personnel des ambassades, a eu l'idée de changer de politique culturelle. Il invita un jeune metteur en scène allemand à travailler, sur le terrain, avec des acteurs locaux et pour la population ordinaire. Pour ce «workshop» on fit appel à Norbert J.

Mayer, directeur du théâtre de la jeunesse de Munich. Celui-ci essaya d'abord de comprendre comment le théâtre, à Ceylan, pouvait évoluer. Il perçut cinq phases :

1. imitation du théâtre du colonisateur anglais ;
2. Adaptation de pièces occidentales ;
3. Régénération du patrimoine ;
4. Actualisation de la culture populaire ;
5. Intégration des techniques et contenus étrangers à la culture locale.

Il s'agissait à la fois d'échapper au folklore anachronique et à un modernisme d'emprunt, véhiculé par les medias. Ce qui nous intéresse ici, c'est le travail fait avec les jeunes et les enfants.

La démarche adoptée fut la suivante : proposer aux acteurs de tirer eux-mêmes de l'actualité la substance et le style de la repré-

sentation. Faire l'inventaire des problèmes dominants de la jeunesse. Ceux-ci ne manquent pas :

- a) Le chômage : 80 % des jeunes entre 15 et 24 ans sont sans emploi (soit 500 000 sur une population de 12 millions).
- b) La misère : 40 % de la population active gagne moins de 70 francs français par mois. La misère est rendue encore plus sensible par la comparaison avec le style de vie des touristes.
- c) L'incommunicabilité : les conversations ne touchent qu'au superficiel ; personne ne veut reconnaître qu'il vit dans la misère physique et morale.
- d) L'enfermement : tous les jeunes rêvent de quitter l'île pour vivre mieux ailleurs (la hantise du voyage se reflète d'ailleurs sur les tombes qui portent la mention des pays visités par le décédé !)

e) Les conflits nés des races, des castes, de la corruption et même de l'inégalité scolaire (les enseignants préfèrent les enfants de notables).

Cet inventaire se traduit par des témoignages émouvants : «*Quand mes parents ont appris que j'étais amoureuse, ils m'ont enfermé sans nourriture dans une pièce sombre pendant deux jours.*» (Une fille de 18 ans, classe moyenne) ; «*J'ai onze frères et sœurs et un père alcoolique, alors il est difficile de faire plus d'un repas par jour.*» (un garçon, prolétaire).

Il n'existe pas d'acteurs professionnels à Colombo, c'est-à-dire de gens formés au métier et en tirant leur gagne-pain. Il fallut donc trouver une méthode de formation à l'intention des 24 jeunes gens recrutés sur 300 candidats par l'Institut for theatre of children and youth (Institut du théâtre pour l'enfance et la jeunesse). Mais en plus de la formation d'acteurs, il fallut prévoir la dynamisation du groupe de manière à assurer pendant l'absence de l'animateur la continuation du travail. Enfin le projet ne se limitait pas à une adaptation d'une pièce occidentale mais à un travail de dramaturgie : rassembler des matériaux pour le scénario, inventer les personnages. La création de l'histoire à partir des faits divers de la misère des jeunes, la décomposition en épisodes, la mise en scène (improvisation, enregistrement, transcription, correction, traduction à l'intention de l'animateur étranger) se firent avec tous les aléas de la mousson et des défaillances humaines (la faim, la maladie).

Le produit final n'a rien de commun avec ce qu'on peut appeler en Europe une comédie dramatique : les chants et les danses sont fréquents dans les spectacles populaires, sous forme de danses magiques, d'exorcisme, de guérison ou de fécondation ; on ne pouvait les écarter. On aurait eu tort car ils sont un moyen original de résumer, de renforcer le message. De même, le théâtre populaire comprend des personnages qui ont valeur de chœur ou assurent une distanciation. Bref, le fait de jouer sans costumes et sans décors conduit à intégrer dans le spectacle des éléments dynamiques et décoratifs d'un genre nouveau.

A Sri Lanka, quand une pièce devient un succès, elle est jouée des centaines de fois et devient la matrice d'imitations ; il y a maintenant un style «Ane Ablik». Pour un metteur en scène occidental, l'expérience dépasse la réalisation professionnelle, «*c'est la prise de conscience du pouvoir magique du théâtre : jouer la réalité en anticipant sur elle.*» Cette préfiguration d'une autre vie sociale inquiète les autorités locales sans leur donner la possibilité de sévir comme dans le cas d'initiatives autochtones. Un metteur en scène étranger bénéficie un peu d'un statut diplomatique. A la limite, on peut l'expulser mais cela ferait mauvaise impression ; passe encore pour des journalistes. On préfère les ligoter par la censure (il faut soumettre le scénario avant la première représentation, il faut accepter un représentant de la police pendant les répétitions pour la sécurité !) et par les menaces qui pèsent sur les acteurs bénévoles.

Même le théâtre pour enfants n'échappe pas à cette persécution. Volker Ludwig, auteur berlinois, auquel on doit quatorze pièces pour enfants, axées sur le processus de la conscientisation, a essayé de les adapter au Brésil. Là, leur contenu rompait avec la

tradition des pièces dites de «patronage». Dans *Comoco et Milipili*, un mécanicien part avec une fillette à la chasse des pièces détachées d'une locomotive que le propriétaire avait dispersées pour punir cet ouvrier de favoriser le loco-stop. Sur leur chemin, les protagonistes rencontrent toutes les formes d'asservissement de l'enfance : tous les interdits, toutes les obligations excessives de propreté, d'ordre, de discipline. Mais la pièce fut un échec parce que les enfants brésiliens ne souffrent pas des mêmes maux que les petits Berlinoises et parce que la censure que s'imposaient les acteurs ne fit jamais émerger les situations réelles. Ainsi le théâtre pour enfants par les enfants suit un cheminement parallèle à celui qui vise à la conscientisation des adultes. Il reste à y gagner les éducateurs...

Sources : *Zeitschrift fuer Kulturaustausch*, Stuttgart 1978, numéro spécial sur «Le théâtre et l'action culturelle à l'Etranger». Pour les germanistes, une étude passionnante sur les responsabilités et les formes du théâtre de libération.

INDE

L'émancipation des femmes passe par le travail à temps partiel

Les plans de développement proposés à l'Inde prévoient l'utilisation de techniques à haut rendement ainsi que la diminution du sous-emploi. Or le travail en usine, non seulement aggrave la congestion des cités et la pollution mais fait passer beaucoup de femmes de la situation de sous-emploi à celle de non-emploi.

Les économistes, les hygiénistes et les sociologues sont d'accord sur un point : le travail à mi-temps convient le mieux à la mère de famille. Bien avant qu'il ne soit introduit dans l'enseignement et dans quelques services, il existait, de fait, en zone rurale où la femme partageait son temps entre les travaux de ménage et les travaux des champs. De même, des coopératives laitières à Anand, des artisans travaillant la laine au Cachemire employaient une forte proportion de main-d'œuvre féminine et répondaient au vœu de Gandhi qui souhaitait la dissémination de l'industrie à la campagne. La «générosité» des plans de développement occidentaux va priver 20 000 femmes musulmanes du Cachemire de leur gagne-pain car elles n'auront pas accès aux usines urbaines de filature et de traitement de la laine, opérations qui se faisaient à domicile.

Devaki Jain, directrice de l'Institut des études sociales de New Delhi, auteur de «*Les femmes dans une économie de développement*», en déduit que «*dans les pays où les pauvres sont en grand nombre, il est peut-être plus rationnel d'absorber la main-d'œuvre inemployée en développant les sources existantes d'emploi, en utilisant des techniques à forte densité de main-d'œuvre. Dans une phase ultérieure après élimination de la misère*

et des conditions inférieures au seuil de «pauvreté», il serait possible de faire appel à des méthodes de production utilisant des technologies «plus avancées.» Le rôle des technologues serait alors de chercher à améliorer les qualités d'une production reposant sur le travail à domicile, sur le savoir traditionnel plutôt que de provoquer la désorganisation des populations. Devaki Jain encourage les femmes à tirer profit de leur expérience de travailleuse pour mettre en lumière l'absurdité de certains systèmes économiques conduisant à une discrimination au détriment de leur rôle social et politique.

Source : *Forum du développement*, décembre 1978.

GRANDE-BRETAGNE

Prévisions 1985 : cinq élèves par classe

M. Philip Virgo, président du «Conservative computer forum» estime que les enseignants sont tout à fait inconscients en proposant que les effectifs des classes ne dépassent pas 40 élèves. C'est 5 ou 6 qui vont se réunir autour d'un maître, avant une dizaine d'années, explique-t-il dans un rapport récent. D'ici cette échéance, l'industrie britannique des mini-ordinateurs sera en mesure d'équiper toutes les écoles secondaires en machines qui reviendront moins chères que les collections de manuels vite périmées. M. Virgo demande que l'architecture scolaire en tienne compte et que les locaux soient aménagés pour recevoir dans une succession de «cubicules d'étude» les appareils ou terminaux. Le plus dur, reconnaît l'auteur du rapport sera de recycler les professeurs ; cela pourrait demander huit années. Le professeur William Gosling, membre du Conseil pour l'Education technologique prédit une révolution dans l'enseignement assez voisine de celle que connut l'industrie, le siècle dernier : «*Nos enfants auront moins affaire à la culture qu'à des robots variés qu'ils devront affronter chaque jour.*» M. Morgan, membre du comité exécutif du syndicat des enseignants (National Union of Teachers) estime quant à lui que les enfants et les adolescents vont se mesurer à l'électronique, chez eux, bien avant de la voir généraliser dans les écoles : les machines-jouets envahissent déjà le marché, pour moins de cinq livres sterling, et apportent les connaissances que l'école ne distribue qu'en une centaine de jours. Face à cette utopie, il y a la réalité : dans les établissements actuels, un enfant de seize ans ne consomme que 2 pennies par an de matériel électronique... Les conservateurs ne sont pas inquiets : les 12 millions de livres sterling investis par le gouvernement, en cinq ans, pour faire progresser l'emploi des mini-ordinateurs, n'ont rien bouleversé. Les Tories parlent de supprimer cette subvention encaissée par Manpower. Les partisans de l'électronique à l'école parlent de «réaction suicidaire». Affaire à suivre...

Source : *The Teacher*, 8 juin 1979.

Roger UEBERSCHLAG